

Numéro 35

6 Janvier

- 1922 -

Abonnements

- Étranger -

1 an : 55 fr.

6 mois : 35 fr.

- France -

1 an : 45 fr.

6 mois : 25 fr.

Cinéa

UN
franc

*Ayez pitié
des beaux films,
même étrangers.*

Hebdomadaire Illustré — Louis DELLUC, Directeur
PARIS, 10, Rue de l'Elysée — Téléph. : Elysées 58-84
Londres : A.-F. ROSE Représentative, 102, Charing Cross Road. W. C. 2

*N'acclamez pas trop
les mauvais films,
même français.*



LE CABINET DU DOCTEUR CALIGARI

CINÉMATHEQUE FRANÇAISE
BIBLIOTHÈQUE - MUSÉE

CF
4
per
710

VASCONCELLOS

• • •
PORTO

• • •
CLUB
• • •

VASCONCELLOS

Charlot

M. de BRUNOFF, éditeur
..... PARIS

....

Charlie
Charlie
Charlie
Charlie

Translated by Hamish
Miles from the French
of Louis DELLUC
(John LANE, 2 £ net)

Charlie
Charlie
Charlie
Charlie

....

Charlot

M. de BRUNOFF, éditeur
..... PARIS

cinéa

BIENTÔT
vous reverrez

*** Signoret
dans... "Roger-la-Honte"

*** Myrga
dans... "Jocelyn"

** Van Daële
dans... "L'Ombre du Péché"

** Eve Francis
dans "La Femme de nulle part"

** André Nox
... dans ...
Le crime de Lord Arthur Saville

* Gina Palerme
dans... "Margot"

* Jaque Catelain
dans... "Don Juan"

* Emmy Lynn
dans... "Vérité"

* Maurice Chevalier
dans... "Le Mauvais Garçon"

Diana Karenne
dans... "L'Ombre du Péché"

** Roger Karl
dans "La Femme de nulle part"

** Lili Samuel
dans... "Le Tonnerre"

*** Modot
dans... "La Terre du Diable"

Maurice Renaud
dans... "Vérité"

Que les Lecteurs de
cinéa
nous écrivent fran-
chement leurs im-
pressions sur les
films qu'ils ont vus.

RÉPONSES
A QUELQUES LETTRES

MARY. — 1^o Il y a une différence légère, c'est que notre gentil confrère vous déconseille de lire *Cinéa*, et que nous vous conseillons de lire *Ciné pour Tous*. 2^o Nous ne vous conseillons d'ailleurs pas de lire *Cinéa*.

LOUISE G. — Dans ce film Gunnar Tolnaës et Charles Alstrup. Écrivez-leur à la Nordisk-film, 43, Vimelkaftet, Copenhague.

BLANK AND WHITE. — Charles Ray est marié avec Clara Grant. Dommage n'est-ce pas ? Voici : 1425, Elewing Street, Los Angeles (Cal.) U. S. A.

Wallace Reid, aussi, il est l'époux de Dorothy Doveport.

ANDRÉ L. — Non, c'est Yvonne Desoignes qui interpréta ce rôle. Luitz-Morat dans l'autre. En effet.

RIMSKY. — Avant le « Broken Blossoms » on ne la connaissait pas ou peu. Lilian Gish avait paru en France dans un film *La chimère de Suçon* qui appartenait, je crois, à l'Éclipse.

LEWICKMILLY (?). — Pourquoi lisez-vous des choses de ce genre ? *Cinéa* ne s'adresse pas aux bonnes d'enfants. Désabonnez-vous. Vous n'êtes pas abonnée ? Eh bien ! bravo, Abonnez-vous ailleurs. Et maintenant, l'incident est clos. Zut, comme aurait dit Léon Bloy.

L'ŒIL DE CHAT.

Aux éditions de la Sirène

CINÉMA

par Jean Epstein

un volume illustré 6 francs

Nous demandons à
VOIR
encore une fois

Une Vie de Chien
avec CHARLIE CHAPLIN

David Garrick
avec DUSTIN FARNUM

Le Trésor d'Arne
avec MARY JOHNSON

La Conquête de l'Or
avec BESSIE LOVE

Les Frères Corses
avec KRAUSS et ROUSSEL

L'auberge du signe du loup
de Th. H. INCE

Une Aventure à New-York
avec DOUGLAS FAIRBANKS

Mickey
avec MABEL NORMAND

Olivier Twist
avec MARIE DORO

La Dette
avec DOROTHY PHILIPPS

Les Corsaires
avec LILIAN GISH

C'est à partir de ce soir
Qu'il faut aller voir

LE PONT DES SOUPIRS

grand ciné-roman en 8 époques

d'après l'œuvre célèbre de Michel ZÉVACO

Le premier film en série à grande figuration et importante mise en scène

(Publié par *Cinéma-Bibliothèque* — Édition Tallandier)



PASQUALI - FILM (U. C. I.)

Exclusivité **GAUMONT**



Le Fils de Madame Sans-Gêne

se classe parmi les meilleures adaptations cinégraphiques. Le sujet historique transposé à l'écran gagne encore en puissance par tout ce qu'il comporte de décors grandioses, de grands mouvements de foules, de costumes somptueux qui sont une véritable fête pour les yeux. Assurez-vous, dès à
:: :: présent, ce grand succès :: ::

TIBER FILM

Exclusivité



Gaumont

ÉDITION DU 20 JANVIER



Programmes des Cinémas de Paris

du Vendredi 5 au Jeudi 12 Janvier

2^e Arrondissement

Salle Marivaux, 15, boulevard des Italiens. — Louvre 06-99. — Le diable au corps. — Cascades géantes. — La femme et le pantin.

Parisiana, 27, boulevard Poissonnière. — Gutenberg 56-70. — Les grandes chasses africaines, 4^e série. — Dudule, l'âne et l'hercule. — Héliotrope. — Fatty encaisseur. — Tailleur pour dame. — En supplément, de 19 h. 30 à 20 h. 30, excepté dimanches et fêtes : Jack l'audacieux.

Omnia-Pathé. — 5, boulevard Montmartre. — Carnaval tragique. — Charlot et le mari jaloux. — Supplément facultatif non passé le dimanche en matinée : Les contes des mille et une nuits, 3^e époque.

Electric-Palace, 5, boulevard des Italiens. — La Corse (île de beauté). — Rien faire et la séduire. — Gustave est médium. — En supplément facultatif : Zigoto aux champs.

3^e Arrondissement

Palais des Fêtes, 8, rue aux Ours. — Arch. 37-38. — Salle du rez-de-chaussée. — Les contes des mille et une nuits, 2^e chapitre. — Gustave est médium. — La femme et le pantin.

Salle du premier étage. — Charlot et le mari jaloux. — L'Assommoir, 2^e chapitre. — Les morts ne parlent pas.

4^e Arrondissement

Saint-Paul, 73, rue Saint-Antoine. — Reine-Lumière, 6^e épisode. — L'Assommoir, 2^e époque. — Les contes des mille et une nuits, 3^e chapitre. — Par l'entrée de service.

5^e Arrondissement

Mésange, 3, rue d'Arras. — Le fi-fils à sa mère. — Les trois mousquetaires, 12^e épisode. — Reine-Lumière, 6^e épisode. — Les contes des mille et une nuits, 2^e chapitre.

Chez Nous, 76, rue Mouton-Lard. — Entre deux races. — Les deux mousquetaires et demi. — Mathias Sandorf, 3^e épisode.

Cinéma Saint-Michel, 7, place Saint-Michel. — Kinéto. — La charrette fantôme. — Le chasseur chassé.

7^e Arrondissement

Régina-Aubert-Palace, 155, rue de Rennes. — La conquête d'un cœur. — Les contes des mille et une nuits, 2^e chapitre. — Les trois mousquetaires, 12^e épisode.

10^e Arrondissement

Tivoli, 19, faubourg du Temple. — Zigoto aux champs. — Les contes des mille et une nuits, 3^e chapitre. — Le diable au corps.

THÉÂTRE DU COLISÉE

CINÉMA

38, Av. des Champs-Élysées

Direction : P. MALLEVILLE Tél. : ELYSÉES 29-46

La Cascade de Laholm
L'HOMME A LA LÈVRE TORDUE

(Aventure)

Un conte des mille et une nuits :
3^e chapitre (**L'Enterrée Vivante**)

Gaumont-Actualités

La FEMME et le PANTIN

avec

GÉRALDINE FARRAR

Pathé-Temple, faub. du Temple. — Charlot et le mari jaloux. — Reine-Lumière, 6^e épisode. — Les contes des mille et une nuits, 3^e chapitre. — Carnaval tragique.

11^e Arrondissement

Voltaire-Aubert-Palace, 95, rue de la Roquette. — Les contes des mille et une nuits, 3^e chapitre. — L'Assommoir, 2^e époque. — Par l'entrée de service.

12^e Arrondissement

Lyon-Palace, rue de Lyon. — Carnaval tragique. — Ventre affamé. — Le Pont des Soupirs, première époque. — Sa faute.

13^e Arrondissement

Gobelins, 66 bis, avenue des Gobelins. — Le fi-fils à sa mère. — Les trois mousquetaires, 12^e épisode, fin. — Reine-Lumière, 6^e épisode. — Les contes des mille et une nuits, 2^e chapitre.

Saint-Marcel, boulevard Saint-Marcel. — Les grandes chasses de la faune africaine, 3^e partie. — Les trois mousquetaires, 12^e épisode, fin. — La princesse Alice. — Le Pont des Soupirs, première époque. — Ventre affamé.

14^e Arrondissement

Gaîté, rue de la Gaîté. — Le fi-fils à sa mère. — Les trois mousquetaires, 12^e épisode. — Un chevalier de grands chemins. — Les contes des mille et une nuits, 2^e chapitre.

15^e Arrondissement

Grenelle, 122, rue du Théâtre. — Le fi-fils à sa mère. — Les trois mousquetaires, 12^e épisode, fin. — Reine-Lumière, 6^e épisode. — Les contes des mille et une nuits, 2^e chapitre.

Grand Cinéma Lecourbe, 115-119, rue Lecourbe. — Saxe 56-45. — Les grandes chasses de la faune africaine, 3^e partie. — Ventre affamé. — Les trois mousquetaires, 12^e épisode, fin.

Grenelle-Aubert-Palace, 141, avenue Emile-Zola (36 et 42, rue du Commerce). — Les contes des mille et une nuits, 2^e chapitre. — Les trois mousquetaires, 12^e épisode, fin. — L'Assommoir, première époque.

16^e Arrondissement

Le Régent, 22, rue de Passy. — Auteuil 15-40. — Les aventures de Sherlock Holmès. — Chichinette et Cie. — Pour don Carlos. — Salomé (Mack-Sennett comédie).

Malliot-Palace, 74, avenue de la Grande-Armée. — Programme du vendredi 6 au lundi 9 janvier 1922. — Les grandes chasses, 4^e série. — Fatty encaisseur. — L'Assommoir, première époque. — L'occasion. — Programme du mardi 10 au jeudi 12 janvier 1922. — Reine-Lumière, 6^e épisode. — Les contes des mille et une nuits, 3^e chapitre. — La Fournaise.

17^e Arrondissement

Ternes-Cinéma, 5, avenue des Ternes. — Wagram 02-10. — Amour et cuisine. — La femme et le pantin. — L'Assommoir, 2^e époque.

Villiers-Cinéma, 21, rue Legendre. — Joyeux anniversaire. — Les grandes chasses de la faune africaine. — L'Orpheline, 12^e épisode. — La Fournaise. — L'Assommoir, première époque.

Lutétia-Wagram, avenue Wagram. — Les grandes chasses de la faune africaine, 3^e partie. — Le bonheur imprévu. — Chat et chien. — La femme et le pantin.

Royal-Wagram, avenue Wagram. — Dans la Bresse. — Le Canard en Ciné. — Les contes des mille et une nuits, 3^e chapitre. — Zigoto aux champs. — Sa faute.

Cinéma Demours, 7, rue Demours. — Reine-Lumière, 6^e épisode. — Les grandes chasses de la Faune africaine, 3^e partie. — Le diable au corps. — Sa faute.

18^e Arrondissement

Théâtre Montmartre, Cinéma Music-Hall, place Dancourt et rue d'Orsel, 43. — Nord 49-24. — La Charrette fantôme. — Un bébé s. v. p. — Le Pont des Soupirs, première époque.

Palais Rochechouart, 56, boulevard Rochechouart. — La Corse (île de beauté). — Un homme. — Les contes des mille et une nuits, 3^e chapitre. — L'Assommoir, 2^e époque. — Gustave est médium.

LE RÉGENT

22, rue de Passy - Auteuil 15-40

Gaumont-Actualités

Les Aventures de Sherlock Holmès

CHICHINETTE ET C^{IE}

POUR DON CARLOS

SALOMÉ

:- Mack Sennett Comédie :-

Barbès-Palace, 34, boulevard Barbès. Nord 35-68. — La femme et le pantin. — L'Assommoir, 2^e époque. — Zigoto aux champs.

Le Select, 8, avenue de Clichy. — Zigoto aux champs. — Paris mystérieux, premier épisode. — Les grandes chasses de la faune africaine, 3^e partie. — Sa faute.

Chantecier, 72, avenue de Clichy. — Charlot et le mari jaloux. — Les contes des mille et une nuits, 3^e chapitre. — Reine-Lumière, 6^e épisode. — Carnaval tragique.

Le Métropole, avenue de Saint-Ouen. — La route de l'ambition. — Les contes des mille et une nuits, 3^e chapitre. — La femme et le pantin.

19^e Arrondissement

Secrétan, 7, avenue Secrétan. — Charlot et le mari jaloux. — Reine-Lumière, 6^e épisode. — Les contes des mille et une nuits, 3^e chapitre, fin. — Carnaval tragique.

Le Capitole, place de la Chapelle. — Les grandes chasses de la faune africaine, 3^e partie. — Son orgueil. — La femme et le pantin. — Zigoto aux champs.

Belleville-Palace, 130, boulevard de Belleville. — Les grandes chasses de la faune africaine, 4^e partie. — L'Infernal. — La princesse Alice.

Féérique-Cinéma, 146, rue de Belleville. — Pompon pompier. — Paris Mystérieux, premier épisode. — Par l'entrée de service.

20^e Arrondissement

Paradis-Aubert-Palace, 42, rue de Belleville. — Les trois mousquetaires, 12^e épisode. — L'Assommoir, 2^e époque. — Par l'entrée de service.

Banlieue

Olympia Cinéma de Clichy. — Programme du vendredi 6 au dimanche 8 janvier 1922. — Les grandes chasses de la faune africaine, 3^e partie. — Paris Mystérieux, premier épisode. — Chichinette et Cie. — Programme du lundi 9 au mercredi 11 janvier 1922. — Les contes des mille et une nuits, 2^e chapitre. — L'occasion. — La Petite Fadette.

Levallois. — Les trois mousquetaires, 11^e épisode. — Les contes des mille et une nuits, premier chapitre. — La Cité du silence.

Bagnolet. — Charlot et le mari jaloux. — Reine-Lumière, 6^e épisode. — Les contes des mille et une nuits, 3^e chapitre.

Vanves. — Les trois mousquetaires, 12^e épisode. — Les contes des mille et une nuits, 2^e chapitre. — La femme X...

Montrouge. — Reine-Lumière, 6^e épisode. — Le diable au corps. — Par l'entrée de service.



JOSIE SEDGWICK et WILL ROGERS dans *Jubilo*.

CLICQUÉ ERKA

LES FILMS DE LA SEMAINE

Jubilo.

Je n'avais pas nommé *Jubilo* dans la liste des films « arriérés » parue le 9 décembre dernier, étant donné que ce film est très antérieur au début de 1920. (L'ordre d'arrivée des films américains en France, réglé par des considérations exclusivement commerciales, n'a aucun rapport avec leur ordre de production.) Mais c'est une œuvre très caractéristique qu'il aurait été regrettable de ne pas faire connaître au public français. Elle comporte deux actions juxtaposées plutôt qu'enlacées. L'une, qui

rentre dans une catégorie connue, montre une attaque de train, un soi-disant voyageur affolé qui est, en réalité, un complice des brigands, un cheval qui a l'air pie, mais qui, à regarder de plus près, n'est qu'un cheval noir maquillé, un commencement d'erreur judiciaire et la ration réglementaire de coups de poing. L'autre, d'une qualité plus rare, décrit l'arrivée dans une ferme d'un joyeux vagabond, nativement hostile à l'idée d'effort. (Il déclare qu'il ne veut pas prendre l'habitude de travailler, mais qu'il ne veut pas non plus per-

dre tout à fait l'habitude de manger : aussi essaiera-t-il...) Il essaie, et, au contact d'un fermier dur et bon et de sa charmante fille, prend conscience de lui-même. Le rôle est joué délicieusement par Will Rogers, qui a le nez de Signoret, un talent souple, personnel, amusant, une note émue, sobre et juste. Le moment où *Jubilo* retire la houe des mains de Rose Hardy est charmant. Rose Hardy, c'est Josie Sedgwick, qui évoque bien le type physique et sentimental d'une fille de fermier de l'ouest.

Le Fantôme du Ranch.

Film amusant et d'un bon rythme, exactement un film pour Douglas Fairbanks, mais ou Doug serait remplacé par Bryant Washburn. Il est intéressant de constater — par différence — ce que peut ajouter à une œuvre de ce genre l'interprète de Zorro et de *Une Poule Mouillée*, dont Bryant Washburn continue honorablement la tradition, sans plus.

Sa partenaire, Mary Gaudy, est supérieure à la moyenne des « flappers » qu'on charge d'habitude de tels rôles ; elle est capable, semble-t-il, d'entreprendre davantage et de réussir.

Il y a deux tentatives de viol (le film américain est essentiellement moral ; c'est pour cela que notre production, toute imprégnée de tendances érotiques, ne pénétrera pas aux Etats-Unis). J'ai demandé confidentiellement à un cinéaste pourquoi, avant de forcer la captive qu'on vient de jeter pantelante dans son repaire, le bandit commet généralement l'im-

prudence de lui délier les mains et de lui enlever son bâillon ; il m'a répondu : « Afin qu'elle puisse lui mordre le bras (premier plan) et lui griffer la figure (premier plan) ». — Evidemment. C'est, d'ailleurs, le seul problème d'ordre un peu général que soulève ce film.

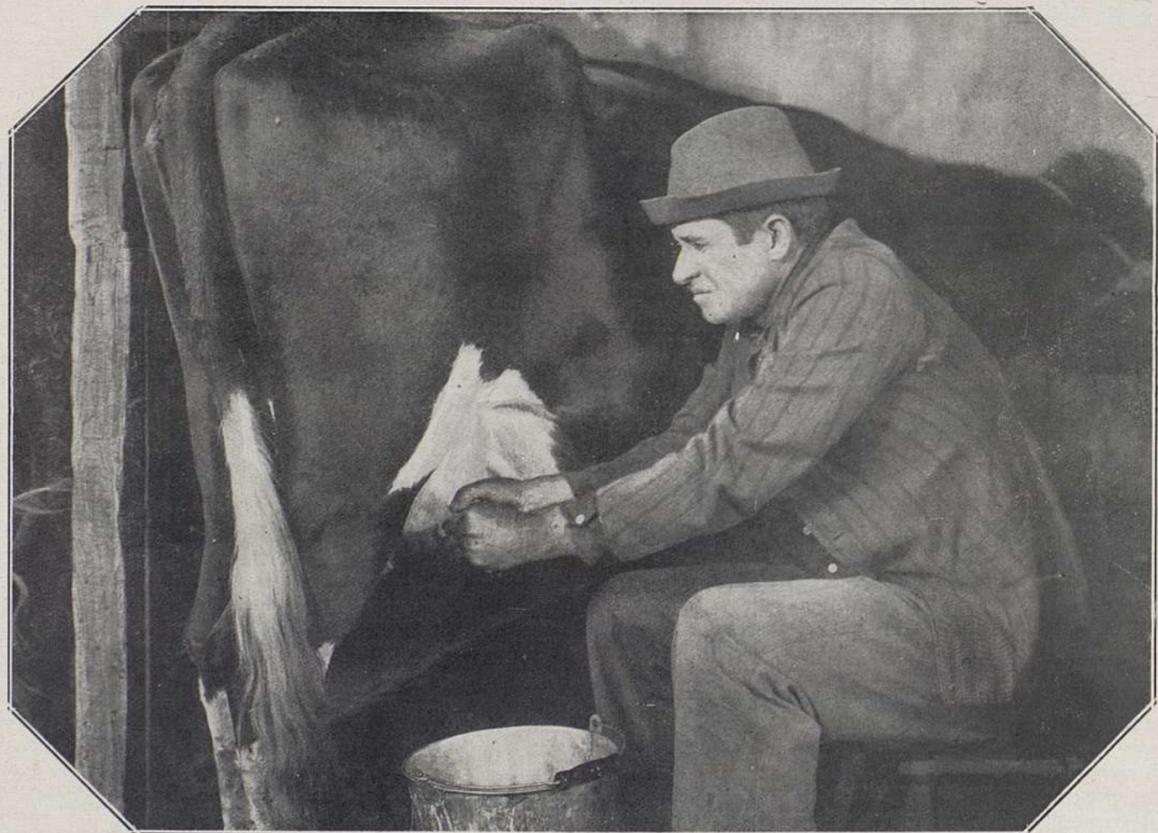
Swift l'Aventurier.

Beau début, rappelant un peu celui du *Vengeur* (mais je ne sais pas si le *Vengeur*, où il y avait beaucoup de belles choses, a fini par passer sur les écrans) le désert dont la végétation éparse est presque plus sinistre que l'aridité absolue ; je ne pense pas qu'il appartienne à l'Australie — encore qu'on ait trouvé deux anthropoïdes barbus assez réussis pour représenter les sauvages du Queensland — mais il joue bien son rôle dans l'action.

Après ce début — tout comme dans le *Vengeur* — et en exceptant encore les jolis paysages de neige qui enca-

drent, soulignent le retour en Angleterre — la banalité reprend ses droits. Ce bandit qui porte le nom d'un prospecteur mort de soif est, en fait, le fils cru adultérin, mais bien légitime, du premier mari de la seconde femme du père de la jeune fille dont il est épris. Aussi le directeur de la Banque ne peut-il faire autrement que de retirer sa plainte (je demande pardon à M. Epstein d'avoir l'air de copier son *Quatorzième Episode*, mais c'est comme cela) et la jeune fille qui est, elle aussi, issue d'un premier mariage, de sorte qu'il n'y a pas inceste, l'épouse (le bandit, bien entendu).

Bonne interprétation, bonne photographie — en série, Earle Williams ferait sensation si, inconnu, il nous était révélé dans un rôle secondaire. L'acteur qui jouait le rôle de Gardiner m'a paru excellent, mais c'est peut-être parce que précisément il se présentait dans de telles conditions.

WILL ROGERS dans *Jubilo*.

CLICHÉ ERKA

Earle Williams dans *Swift l'Aventurier*.

CLICHÉ VITAGRAPH

Le Moulin en feu.

Il y a dans ce film deux belles choses : le mouvement continu du moulin, des ailes, des arbres, des

engrenages, qui rythme l'action — et qui pourrait la rythmer davantage encore — comme un mouvement de fileuse ou de forge (*Le Vaisseau Fan-*

tôme et L'Or du Rhin) — et puis l'incendie du moulin et son écroulement final, qui console des médiocres simulacres produits dans d'autres films.

Nous y trouvons aussi beaucoup de scènes familiales, topiques, amusantes, mais qui — peut-être parce que nous avons déjà admiré beaucoup de films suédois dans ces derniers temps — donnent un peu une impression de déjà vu. La convention du costume, plus provinciale que campagnarde, plus démodée qu'archaïque, n'est pas très plaisante. D'autre part — est-ce influence américaine ? — les éclairages, surtout ceux des intérieurs, n'ont pas le fondu, la douceur, l'enveloppement qui nous avaient charmés dans des œuvres précédentes.

L'interprétation est bonne ; regrettons seulement que l'on ait cru devoir massacrer — sans parler du moulin, dont la mort pathétique est indispensable au drame — deux excellents acteurs : le joli chat blanc qui joue si bien avec une souris et flaire si bien la flaque de sang, et la biche, commensale de Hilda. Qu'il y ait identité ou substitution, l'idée d'une bête familière tuée exprès pour notre amusement est désagréable.

LIONEL LANDRY.

Une scène du *Moulin en Feu*.

D E R R I È R E L ' É C R A N

FRANCE

Dans le numéro 32 de *Cinéma*, la fantaisie de Lionel Landry a baptisé du nom de Mary Pickford un joli portrait destiné par Bécane à représenter (de préférence) Pearl White, notre délicieuse visiteuse du moment.

Au Studio de Joinville :

Pour la Société « Vision d'Art », *Van Daële* tourne *L'ombre du péché*. Scénario de Diana Karenne, mise en scène de Jacques Protozanoff, ses partenaires sont : Gabriel de Gravonne et Diana Karenne, opérateur : Willy.

Pearl White a beaucoup d'admiration pour Mistinguett. L'autre soir, du fond de son avant-scène au Casino de Paris, la blonde Pearl applaudissait l'interprète de *J'en ai marre* qui vint ensuite, avec ses camarades Oy-Ra et Dutard, saluer l'illustre ingénue acrobatique des ciné-romans.

Le *Don Juan* de Marcel L'Herbier commencé en Castille se continue aux studios Gaumont dans des décors dont l'ampleur et le goût ne manqueront pas de faire impression.

Edmonde Guy, la belle danseuse nue de Ba-Ta-Clan, a créé un numéro de premier ordre dans *La femme de nulle part*. C'est Ernest Van Diéren qui en régla les figures. Le jeune maître Jean Wiéner improvisa au piano des rythmes originalement décoratifs.

M. Philippe Berthelot est un des meilleurs amis du cinéma. Enthousiaste de la première heure, il comprit dès *Pour sauver sa race*, *Une aventure à New-York* et les premiers *Charlot*, la puissance d'art du nouveau spectacle blanc et noir. Il en comprit aussi l'incomparable force d'influence et de propagande. Aux heures après de la guerre où l'on ne sut pas assez vite répandre dans le monde le rayonnement français, il développa à l'extérieur les sympathies littéraires de France, et il plaïda auprès du gouvernement la cause du cinéma.

Il obtint des crédits intéressants, trop loin encore de ce que se doit un pays comme le nôtre, mais représentent la base d'un effort. Nous savons tout le prix d'une telle initiative.

A l'*Ere Nouvelle* c'est M. Jean Laf-ray qui est chargé de la critique cinématographique.

ITALIE

Dans le port de Gênes où Maciste était, il n'y a pas si longtemps, un modeste *facchino*, Roger Karl, créateur de *L'ombre déchirée* promène son tourment dramatique pour l'objectif de Gibory. La foule s'amasse. Les gendarmes donnent la chasse aux filmeurs. C'est tout juste si l'on ne regrette pas les sergots parisiens.

Dans le train entre Final-di-Marino et Savona, c'est un défilé perpétuel à travers les couloirs pour voir Eve Francis se camoufler en vieille et devenir jeune suivant le scénario et les stations.

ANGLETERRE

Le découpage du scénario de *Mary Queen of Scots* sera bientôt achevé. Mr. Denison Clift compte commencer la production de ce film historique dans les premiers jours de février.

Mr. George Béranger aura complété à bref délai *Sinister Street* que l'Ideal Film Co distribuera. Il partira aussitôt après en Hollande, où il dirigera la production de *Thou Shalt Not (Tu ne feras pas)* pour la compagnie anglo-hollandaise Granger-Binger. L'interprétation de ce film comprendra Gertrude Mac Coy, Lewis Willoughby, W. A. Fresham, etc., etc.

Mr. Will Kellino met en scène un nouveau film pour la Gaumont Ltd, d'après un scénario original de Mr. Frank Fowell. Le titre n'a pas encore été décidé. Ce film fera partie de la série « Westminster » ; il sera

programmé par le National Film League. Les principaux interprètes en sont : Flora Le Breton, David Hawthorne, Ethel Oliver, etc.

Parmi les films à grande figuration qui marqueront l'année nouvelle, je suis en mesure d'annoncer *Rob Roy*, qui sera produit sous les auspices de la Gaumont Co Ltd, d'après le roman de Sir Walter Scott.

Mr. Thomas Bentley a été engagé par l'Idéal Film Co pour diriger la production de *A Master of Craft*, adaptation d'une des meilleures histoires de Mr. A. W. Jacobs sur la vie des mariners.

La version américaine des *Trois Mousquetaires* a été accueillie avec réticences par la Presse anglaise. Mes excellents confrères britanniques ont boudé sur leur plaisir. Ils ont reproché au film de trop grandes libertés avec le texte, ce qui est vrai ; une vedette à l'audace trop fantaisiste, ce qui est exact. Telle quelle, la production m'a cependant enchanté, sauf en ce qui concerne la fin, trop conventionnelle, à mon gré. Les principaux interprètes — personnages, voulais-je dire — se sont rencontrés dans des embrassades et des accolades réconfortantes au plus haut point, en ces temps de « struggle for life » à outrance. Un peu plus, j'avais l'impression qu'ils allaient se donner la main, et s'incliner devant l'audience, comme au théâtre... Mais passons. Mr. E. Knoblock, en dramatisant averti, a découpé un scénario attachant, où les scènes dramatiques, émouvantes, ou seulement plaisantes ne manquent pas. Il s'y est révélé cinéaste de premier ordre. La mise en scène de Fred Niblo est somptueuse, pittoresque, attrayante. En maints endroits, du point de vue réalisation cinématographique, je l'ai trouvée supérieure à celle de M. Diamant-Berger : le bal des échevins par exemple. Par contre, elle pêche en maints endroits par inexactitude. La photographie est parfaite, et ajoute un charme particulier, n'étant pas

uniforme comme dans le film français. Que dirai-je du film ? Il est une comédie dramatique plutôt que le récit d'aventures que nous connaissons ; Douglas Fairbanks est Douglas Fairbanks plutôt que d'Artagnan. Il échappe aux émissaires du cardinal en sortant par une tabatière, Mme Bonacieux dans ses bras ; il est en chemise — le pan arrière de celle-ci flotte même à l'air comme un drapeau. Il fait ainsi de l'équilibre sur les toits, glisse dans les gouttières, etc., etc., et saute, enfin, son précieux fardeau toujours dans les bras. Mon Dieu ! oui ; il exagère. Mais nous le lui pardonnons si aisément ! Après ces exploits — ayant rentré sa chemise en homme bien élevé — le ridicule ne tue pas en Amérique — il accompagne le duc de Buckingham jusqu'au Louvre. A part de telles excentricités, l'action est rapide et souvent passionnante. La chevauchée des quatre mousquetaires vers Boulogne est épique et laisse le spectateur haletant. Celui-ci vit vraiment l'aventure ; c'est là, je crois, le meilleur éloge qu'on puisse faire de l'œuvre. Parmi l'interprétation, en mettant à part le prestigieux meneur du jeu, je citerai Mlle de la Motte, minaudière et charmante à souhait ; Mary Mc Laren, qui sut exprimer la douleur d'être reine ; Adolphe Menjou, roi hautain, fin et racé ; Eugène Pallette, Léon Bary, George Siegman qui furent respectivement, avec adresse, puissance et virtuosité, les fameux Aramis, Porthos et Athos. Nigel de Brulieu et Lon Poff (le Cardinal de Richelieu et le père Joseph) furent vivants, véridiques ; ils donnèrent le frisson. Dans plusieurs scènes, le père Joseph, à l'arrière-plan, est placé de telle façon que seules, sa tête et ses mains croisées se détachent sur le fond d'une tenture. L'effet est saisissant.

Le film est un sept reeler, et ne traite que des premières aventures de d'Artagnan, à propos des ferrets de la reine. Avec ses défauts, ses inexactitudes, le sujet a été mieux traité, à mon avis, que dans la réalisation française. J'entends dire qu'en tant qu'œuvre cinématographique, il porte mieux. Je souhaite que des metteurs en scène français puissent le voir prochainement. Ils en retireront, aussi imparfait qu'il soit, de nombreux et utiles enseignements.

A. F. ROSE.



ELSIE FERGUSON

La belle et noble artiste que nous avons admirée dans *La Délaissée*, *Amour Posthume*, *L'Exilée*, et que nous reverrons prochainement dans *Le Stratagème* de Fred Lawton.

SUISSE ROMANDE

Cinéma a bien voulu dernièrement accorder l'hospitalité à l'auteur de ces lignes. Il revient aujourd'hui frapper à l'huis de cette maison amie, se confier, dire ses craintes et exprimer ses espoirs ?

Eh ! quoi, pensera-t-on, ce bon Suisse a donc à se plaindre, n'a-t-il pas régulièrement sa cargaison Pathé-Gaumont. Que lui faut-il encore ?

Beaucoup de choses, amis de France, beaucoup ! A Genève où un cœur si

généreux palpite, où le grave M. Hannotaux disait qu'il s'y trouvait presque chez lui, qu'il y entendait le français le plus pur et que les habitants lui semblaient être des compatriotes ; à Genève, disons-nous l'allemand, l'allemand honni, s'insinue toujours plus, ravage le cœur et l'esprit, sème le doute et la mésentente.

Chaque mois il peut dire que sa propagande a fait un nouveau progrès. La propagande allemande est à la page, vous pouvez le croire. Elle a abandonné le livre depuis 1918 ;

elle a mieux à son service : le cinéma.

Elle l'utilise avec un tel tact, un tel goût, un sens si aigu de la psychologie particulière aux latins que nous sommes, qu'elle a forcé la main aux plus subtils exploitants.

A l'heure actuelle, il ne se passe pas une semaine sans que des films allemands ne soient projetés sur l'un ou l'autre de nos écrans.

La production qui vient de l'autre côté du Rhin est variée, il y en a pour tous les goûts : du Mérimée, du Balzac, du Zola, du... boche *parisien* aussi, en quantité. L'on voit des films étonnants, renversants, comme ce *Cabinet du docteur Caligari*, d'autres qui sont tout simplement immondes comme cette *Colombine* ou *Lou Von Montmartre* (*fleur de Montmartre*), certains enfin qui n'ont pas d'autres prétentions que de falsifier la vérité historique!

Il convient de signaler particulièrement à l'attention des lecteurs de cette revue, placée, en quelque sorte, aux avant-postes de l'art français du cinéma, les films que voici :

La peste à Florence!

Titre sensationnel, que d'horreurs en perspective! Que d'atroces tableaux à voir! Que de scènes déchirantes et belles à admirer aussi, peut-être? Le Genevois reconstruit en imagination la ville heureuse, brusquement ravagée par la terrible épidémie...

Que voit-il? Des édifices en carton pâte, le plus épouvantable chaos qui se puisse rêver dans les costumes, la figuration, la mise en scène, l'esprit du film. La peste sévit en 1348; nos florentins ont les vêtements des contemporains de François I^{er}!

Les salons abritent les œuvres de Michel-Ange, du Donatello, de Raphaël. Les grands princes de l'église traînent leur hautaine impudeur dans les boudoirs des courtisanes, le monde est nain et bas, insouciant, vil très souvent.

L'effet est produit et le but atteint. Aussi, le malheureux curé rencontré par hasard à la sortie est-il fortement « allumé » par les « troisièmes »; la belle civilisation latine, de par la volonté de l'allemand n'offre plus qu'un spectacle de basse pourriture et le bon public, celui qui ne pense pas, celui qui manque de fond est convaincu.

Ainsi, ce sont ces lamentables pauvretés que l'on prétend imposer à

tous les publics neutres comme vérité d'évangile et comme œuvres d'art. Ah non! nous protestons et nous protestons de plus belle avec **Colombine**.

Vous croyez voir une œuvre belle et charmante comme son titre. Vous voulez admirer le sourire de Watteau et la délicatesse de Greuze et l'on vous présente sous ce titre trompeur des scènes de canailleries qui se passent vous vous en doutez... à Paris, bien entendu.

D'ailleurs, peut-il y avoir dans une autre ville d'Europe, à Berlin, par exemple, des types aussi sanglants? Non, pas du tout; c'est Paris, Paris ce pelé, ce galeux d'où vient tout le mal! Evidemment, le bon provincial qui n'a jamais foulé d'autres asphaltes que celui des quais et des rues de sa ville natale, ne trouve pas assez de mots pour flétrir l'attitude des apaches de Paris, et la faiblesse de la police française qui laisse se perpétrer de tels crimes. Et quand vous saurez que le grand Julot c'est Emil Jeannings vous penserez que celui-ci « en met » pour corser le menu. La France est pourrie et l'allemand le prouve.

A propos de Jeannings qui gagne 2 millions par an dans son pays, il est peut-être utile que je vous le présente.

Imaginez un Henry Krauss boche plus carré, plus trapu, plus terrible; son masque est énergique, mieux : dur! Cet homme est une puissance, mais une force merveilleusement souple qui sait être Charles VIII et Danton, grand soldat et cynique bandit avec un tel brio que l'on en reste confondu. Au demeurant, une brute civilisée qui fait peur et force l'admiration malgré tout. C'est ce tragédien, véritable incarnation de l'esprit de son pays que les metteurs en scène berlinois ont choisi pour interpréter :

La mort de Danton.

Comme Jeannings est un consciencieux, un méticuleux, si vous préférez, il s'est donné un mal du diable pour attraper la silhouette — si peu connue en somme — du grand révolutionnaire. Il nous avait naguère, donné un portrait physique assez exact du roi Henry VIII, hier il s'est acharné à présenter un Danton farouche, sensuel et emporté par la passion. Il faut le voir lancer son regard trouble et oblique!

Donc, au physique, une réserve à peine, mais au moral! Grand Dieu! Rien de plus laid, de plus sot, de plus bas n'a été fait dans ce sens, rien n'a été aussi abject que cette *Mort de Danton* qui a, vous le devinez, attiré la grande foule pendant toute une semaine. Les uns y ont été, alléchés par le titre, d'autres, ceux du rang social plus élevé, par simple curiosité. Les premiers n'ont vu que la mise en scène, ces affreux sans-culottes et ses grues habillées en « marquises », les autres, heureusement, sont sortis du spectacle dégoûtés à jamais du film historique allemand.

Danton apparaît. Mais quel Danton? Le mari tendre et aimant? Non! le tribun sensuel, celui qui trousse les filles, qui se vautre dans la fange, qui passe sa vie en noces crapuleuses, l'esclave de ses sens, le dégénéré qui se soucie du bien public comme de sa première chemise.

Pouah! ça, Danton? l'animateur, l'auteur de la phrase immortelle : *De l'audace, encore de l'audace?* Ça Danton? Ce Don Juan inassouvi, à la recherche de la première lèvres mercenaire et volant le moindre baiser sur n'importe quelle joue.

Mais, somme toute, ceci n'est rien. Tenez-vous bien, mes amis : Danton rencontre un beau matin la belle Lucile, la tendre épouse de Camille, et sitôt vue sitôt fait, Danton devient son amant, là sans autre, sans résistance de la part de cette femme et de cette mère admirable qui écrivait encore en face de la mort : « Je te quitte, ma chère maman; je vais m'endormir dans le sommeil de l'innocence. »

Comment faut-il qualifier une telle vilénie; est-ce du sadisme? On peut le dire n'est-ce pas?

Il fallait la froide audace du boche pour oser salir une aussi belle figure que celle de Lucile Desmoulin après avoir déshonoré au delà de toute expression le grand pontife raisonnable que fut Danton.

Toutefois, l'allemand est habile. Quand il s'aperçoit que le public en a eu pour son argent, il lui montre des films où l'esprit le plus critique ne trouve rien à reprocher. Dans cette catégorie, il convient de mentionner notamment *Hamlet*.

C'est une remarquable adaptation du chef-d'œuvre de Shakespeare, remarquable surtout par la valeur in-

discutable de l'interprétation et le soin qui a présidé à l'élaboration de la mise en scène.

Le rôle du prince de Danemark est interprété par Asta Nielsen, une tragédienne parfaite. Ceux qui ont vu Pitoëff dans *Hamlet* ont pu croire que cet artiste s'était complètement identifié avec son grave et sombre héros; qu'il en avait, enfin, matérialisé l'âme et les traits. Peut-être, mais combien Asta Nielsen est plus pathétique, plus troublante. Que son front est lourd de tristes pensées, que son regard est douloureux! Ses yeux ont la saveur d'un poème tant il sont profonds, troublants, expressifs!

Cette femme est une artiste dans le sens universel du mot et je vous souhaite bien sincèrement de la voir un jour à Paris. Elle vaut la peine d'être applaudie!

C'est en présentant au bon moment des films de cette valeur que la production allemande peut durer. Deux *mauvais un parfait*; c'est normal après tout.

Permettez-moi de vous signaler encore pour finir un autre beau film de même origine :

Lady Godiva.

On connaît la légende. Inutile de la redire une fois de plus. L'actrice qui remplissait ce rôle est d'une beauté plantureuse et sculpturale. Sa nudité resplendissante que nous pouvons admirer pendant quelques mètres illumine le film comme un sourire. La mise en scène ne laisse rien à désirer, les personnages sont scrupuleusement exacts, et cette œuvre, qui ne sert pas une idée politique est bien faite pour attirer la foule.

Des renseignements personnels me permettent de dire qu'elle a obtenu dans toute l'Europe centrale et en Espagne aussi, un large succès.

Peut-être aurez-vous l'occasion de voir ce film sur un écran du boulevard, ce que je vous souhaite!

Mais il est temps de tirer une conclusion de tout cela!

La première chose qui s'impose à l'esprit est le réel sens politique des pangermanistes, qui veillent sur la production nationale allemande destinée à l'exportation.

Ils choisissent, vous l'avez remarqué, la légende ou l'histoire de préférence, car ils savent l'attrait du passé aux yeux de la grande foule

Une fois le sujet trouvé, ils se mettent à l'œuvre avec férocité. Ils mas-

sacrent la vérité comme leurs troupes les innocentes victimes. Ils avilissent les personnages les plus représentatifs d'une race et d'une époque, sûrs de l'effet produit. Ils sèment le doute dans l'humble public, suggèrent la mésestime et ravagent l'esprit avec une production pareille qui semble inépuisable.

Contre cela on ne réagit pas en France. Aux insultes répétées venant d'outre-Rhin la production française oppose un silence dédaigneux. Nous ne pensons pas que ce soit là une bonne méthode. Il faut combattre l'adversaire, comme à la guerre avec ses propres armes. A tout film insultant pour l'honneur de la France, vos maisons doivent répondre en

composant des films historiques allemands. On n'aura même pas besoin comme ils le font, de truquer sur la vérité pour représenter l'allemand sous son véritable et répugnant aspect, car les exemples sont trop probants et les faits trop contrôlables, n'est-il pas vrai? Lorsque vous aurez fait cela une dizaine de fois et que votre film aura accompli son petit tour d'Europe, vous pouvez être certain que le lourdeau aura compris. Il mettra enfin une sourdine à ses tentatives qui, répétées à la longue, je vous l'ai dit, aboutissent à des résultats tout à son honneur.

Donc, encore une fois, lutez, lutez tant que vous pourrez — et vous avez les moyens de le faire — contre



MATHESON LANG dans *Carnaval*.



Deux SUNSHINES GIRLS

cet adversaire sournois et je vous prédis la victoire tant il est vrai que dans un pays comme la Suisse romande, le peuple tout entier est dégouté des procédés boches.

On ne saurait trop le répéter : faites un effort énergique ; il faut que sur dix ou quinze films importants projetés chaque semaine dans une ville comme Genève il y ait au moins six à huit œuvres françaises ce qui, hélas, n'est pas le cas actuellement.

Prenons par exemple, au hasard, les programmes des six grands cinémas de notre ville. Il y a, au minimum, chaque semaine, deux films allemands, un ou deux films suédois, cinq ou six films américains et pas plus de deux films français. A l'heure où ces lignes sont écrites l'on ne donne notamment que deux bandes françaises : *Mademoiselle de la Seiglière*, déjà vue au printemps et les *Trois Mousquetaires*. Quand au *Cabinet du Docteur Caligari*, c'est pour vous *Cinéa* ! On le présente de nouveau avec cette mention : « Le film cubiste qui remporte en ce moment un énorme succès à Paris. »

Ainsi dans une région où l'on parle français, où la culture française est admirée, où l'on s'arrache comme chez vous, hélas ! les journaux de Paris relatant l'affaire Landru, le cinéma français reste en arrière. Vous avez des hommes, des idées, des

œuvres ! Montrez-les ! Et vous verrez l'allemand, sa technique et ses mensonges, reprendre le chemin de Berlin ! Mais ne tardez pas, hein !

F. MARCIGNY.

AMÉRIQUE

Le prochain film de Georges Fitzmaurice sera *For ever*. C'est une adaptation par Ouida Bergère du roman de Georges du Maurier *Peter Ibbetson* dont John Nathan Raphaël avait déjà tiré une pièce.

La distribution comprend :

Wallace Reid (*Peter Ibbetson*), Elsie Ferguson (*Mimsey*), Montagu Love, George Fawcett, Dolorès Cassinelli, Paul Mac Allister, Elliott Dexter, Nell Ray Buck, Charles Eaton.

The two Orphans (Les deux Orphelines), est le dernier film de Griffith. Le découpage est de R. d'Ennery et la photographie de W. Bitzer.

La distribution comprend :

Lilian Gish (*Henriette*), Dorothy Gish (*Louise*), Joseph Schildkrant (*Chevalier de Vaudry*), Morgan Wallace (*Marquis de Presles*), Lucile La Verne (*Mme Frochard*), Sheldon Lewis (*Jacques*), Frank Puglio (*Pierre*), Frank Losee (*Comte de Linières*), Katherine Emmet (*Comtesse Diane de Linières*), Creighton Hale (*Le*

valet Picard), Adolphe Lestina (*Le docteur*).

Un magazine cinégraphique parmi les plus importants, a récemment organisé, un referendum dans le but de connaître les vedettes les plus estimées du public.

En voici les résultats :

(Classement d'après le nombre des voix).

Étoiles féminines : Norma Talmadge, Gloria Swanson, Mary Pickford, Katherine Mac Donald, Constance Talmadge.

Étoiles masculines : William S. Hart, Wallace Reid, Douglas Fairbanks, Eugène O'Brien, Thomas Meighan.

Traîtres : Robert Mac Kim, Noah Beery, Wallace Beery, Lon Chaney, Eric von Stronheim.

Femmes fatales : Louise Glaum, Pola Négri, Theda Bara, Betty Blythe, Mona Lisa.

Rôles de caractère (femmes) : Alla Nazimova, Pauline Frederick, Lillian Gish, Elsie Ferguson, Kathlyn Williams.

Rôles de caractère (hommes) : Théodore Roberts, William S. Hart, Richard Barthelmess, John Barrymore, Rudolph Valentino.

Actrices comiques : Viola Dana, Dorothy Gish, Mary Prévost, Bébè Daniels, Louise Fazenda.

Acteurs comiques : Charles Chaplin, Harold Lloyd, Buster Keaton, Larry Semon, Ben Turpin.

Enfants : Jackie Coogan, MARY PICKFORD (*sic*), Mary Osborne, Ben Alexander, Bobby Connelly.

Directeurs : D.-W. Griffith, Rex Ingram, Maurice Tourneur, Cecil B. de Mille, Georges Fitzmaurice.



Sur cette œuvre remarquable nous donnons encore l'opinion de quelques journaux américains :

The Herald.

C'est un delirium tremens sur celluloid. Il y a beaucoup de mouvement dans l'histoire avec la figure frappante de gnome du docteur et l'horrible aspect de grenouille de son complice.

The World.

Dépasse en audace tout ce qui a été vu dans les cinémas cette saison. C'est un défi à la nature.

The American.

Prouve indiscutablement une nouveauté. A une fine intelligence, un habile et subtil humour qui vous fait regretter que ce n'ait pas été conçu par un auteur américain. C'eût été une manière de faire faire un grand pas à notre industrie.

The Tribune.

Ce film s'assure la tâche de vous faire dresser les cheveux sur la tête et y réussit du prologue à la fin.

The Telegraph.

La plus étonnante révélation de l'art cinématographique. Nous avons trouvé que *Caligari* frappe l'imagination et crée une atmosphère d'étrange fantaisie et de mystère. Il est remarquable par le superbe jeu des acteurs.

The News.

J'ai été voir *Le Cabinet du Docteur Caligari*, avec un esprit de scepticisme bien arrêté, mais je suis revenu avec la foi. La mise en scène cubiste de ce film n'est pas seule-

ment intéressante parce qu'elle est fantastique, elle est aussi extraordinairement impressionnante par tous les effets d'horrible beauté ou de terreur désirables.

The Times.

Une histoire fantastique de meurtre et de folie comme Allan Edgar Poe aurait pu en écrire. Cette histoire est cohérente, logique et on en suit très bien le fil à travers toutes les scènes. Werner Krauss donne une des plus vivantes créations de l'écran et Conrad Weidt n'est pas moins la par-

faite personnification d'un somnambule, horrible et fantomat. C'est une fête pour ceux qui aiment la fiction forte et droite.

FILMS COSMOGRAPH

7, Faubourg Montmartre

Téléphone : BERGÈRE 49-82



Le Cabinet du Docteur Caligari : La Prison.

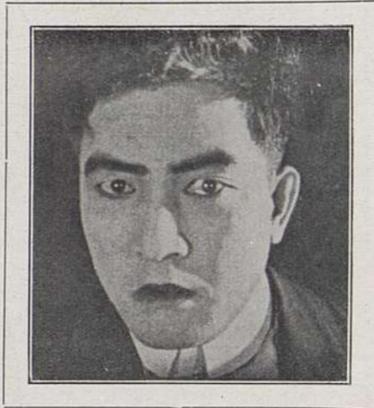


délinant et mesuré
de cette vie qui lui reste
avoue le don dévoué
Sur le pont ingénu
et malin comme un sauvage
il refuse les dollars
et se sauve à la nage
Son étonnement de l'Amérique
magnétise des airs d'oiseau
les bibelots métalliques
sentent ses doigts studieux
Est-ce rire ou crainte
ce téléphone
qui ne parle pas japonais
on le salue comme une personne
Appliqué le domestique
ouvre la porte aux visiteurs

Des *Litanies de toutes les photogénies* incluses dans le **CINÉMA** de M. Jean Epstein, nous extrayons encore ce poème :

Demi-gestes
demi-phrases
monologues d'un seul visage
toutes les tragédies
dans l'unique ligne de ses sourcils
mais si digne
et maître de soi
qu'allant tuer
sa main méticuleuse
en
3
temps
ferme la porte

Naturel irréprochable
ce haut de forme
le coiffe un peu oblique
tandis qu'il songe
lourdement à autre chose
en diagonale du cadre
comme penché d'avance
sur l'événement malheureux
Jeune ce n'est pas l'expérience
qui réprime sa moue d'adieu
Exactement de ce geste

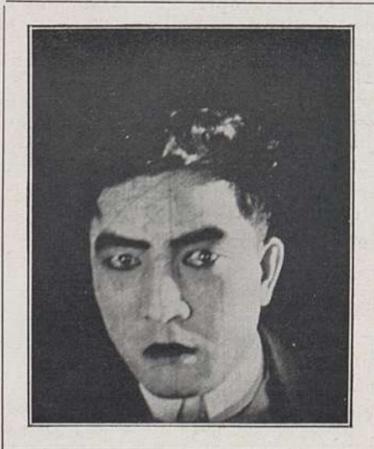


toutes ces belles Américaines
prennent des airs un peu moqueurs
Brusquement il culbute
d'un jiu-jitsu méthodique
le chauffeur N'yarkais
qui blaguait ce pacifique
Le naïf cadeau d'une rose
n'empêche pas le crime promis
toute la haine orientale
mure ce rire terni
Raidi à la taille
dans un smoking du bon faiseur
il accroche aux meubles
la douleur qui défaille
De son pas équilibré
il s'en va vers la porte
sans jamais se retourner

vers l'image qu'il emporte
De tout son dos tendu
comme un visage au spectateur
il dit sa peine éperdue
d'avoir agi comme il fallait
Sa silhouette oblique
se décroche du chambranle
et roule vers l'objectif
avec en main ce verre qui tremble
le domestique japonais
n'a pas le droit de comprendre
pourquoi son maître oublie
les gants qu'il va lui tendre
Dans l'auto qui cahote
ses soupçons raisonnables
son œil dur ne quitte pas
la femme coupable
Avec un rire élastique
il bondit sur sa joie
et s'étonne de la musique
nègre d'un jazz-band

Il penche la tête de côté
en de lasses attitudes
ne manquez pas d'observer
la belle coupe de ses cheveux
Il est précis acrobatique
comme un ressort bien remonté
et
j'aime surtout
en marge du champ
quand il n'exprime rien
que lui-même

Sessue Hayakawa.



ERMETE ZACCONI

Zacconi, c'est le théâtre. Enfin, enfin, voir l'homme du théâtre!... Zacconi existe-t-il? On en doute, à le voir quatre ou cinq fois d'affilée dans quatre ou cinq rôles. Ce n'est pas l'acteur que l'on voit, ce sont des êtres différents et si complets. Je ne suis jamais allé voir Zacconi. J'ai vu Néron, Hamlet, Oswald, Othello, Napoléon, cent autres. Il faut le rencontrer à l'hôtel ou dans sa loge pour comprendre que le même créateur anima ces personnages sans les apparenter l'un l'autre. Regardez ce visage dessiné largement. Regardez la souplesse implacable de chaque muscle. Regardez la place destinée à chaque sentiment, regardez, regardez ce clavier, cette machinerie, cette perfection de métier. Non, ce n'est pas un visage, c'est un spectacle, c'est un théâtre, c'est le Théâtre. Ermete Zacconi est le théâtre, comme Charles Chaplin est le cinéma.

Je serais désolé de faire de la peine à d'autres acteurs célèbres. Mais ils ne lisent pas ce qu'on écrit sur d'autres que sur eux. Mais ils ne vont pas voir Zacconi. Mais aux représentations de Zacconi les acteurs célèbres n'étaient pas seuls absents, les acteurs obscurs n'y assistaient pas non plus.

Zacconi est-il un enseignement? Je ne crois pas. Il donne tellement une impression d'achevé, de sommet, de celui — qui — ne — pourrait — pas — être — autrement, qu'il ne peut être réellement compris par ceux du même métier dont la voie est différente. Le peuple du moins le comprendra. Je regrette qu'il n'ait pas donné ses spectacles à l'Ambigu. Je regrette qu'il n'ait pas fait une tournée à Belleville, à Ménilmontant, à Montparnasse, aux Gobelins. Il y aurait trouvé un public intelligent.

Les parisiens du boulevard ne savent plus ce que c'est qu'un acteur, car il n'y a plus de pièces. Il y a des sketches plus ou moins acidulés, parfois brillants, souvent mornes, dont il faut sauver le verbiage par une jonglerie verbale que les nouveaux riches ne trouvent pas insupportable.

Ailleurs, en Italie notamment, il

y a encore des pièces de théâtre. Zacconi en possède quelque huit cents — par cœur. C'est à peu près comme s'il emmenait huit cents acteurs avec lui. De la première à la dernière virgule d'un rôle, il est le rôle, et pendant l'entr'acte il serait très difficile de le sortir du rôle. Chaque détail égale les pages fameuses de sa carrière comme le « Essere » d'Hamlet, le premier acte des *Revenants*, la fin

de *Morte civile*, le mouchoir d'Otello, l'ivresse du *Pain d'autrui* et les divagations du *Roi Lear*. Ces détails ne sont pas d'un faiseur d'art. Ils sont d'un artisan, d'un de ces ouvriers du théâtre, comme fut sans doute Frédéric Lemaître et comme auraient pu être dans un autre temps un de Max ou même Séverin-Mars, Henry Krauss, Mévisto. Cette technique minutieuse paraît chez d'autres



ERMETE ZACCONI

L'illustre acteur italien qui vient de faire acclamer à Paris son autorité incomparable, sa haute science, sa sensibilité et une sorte de génie dans *Hamlet*, *Otello*, *La Gioconda*, *Le Pain d'autrui*, *Les Revenants*, *La Mort Civile*, etc., etc.

Italiens — nous avons vu Grasso — chez des Espagnols — nous reverrons Margarita Xirgu — chez des Allemandes et des Russes. Zacconi la pousse au maximum et l'idéalise de son humanité ardente, de cette espèce de génie sensible qui le transfigure et qui cadence irrésistiblement le chaos généreux des détails.

Comme je comprends que le cinéma, même italien, l'ait peu et mal employé ! Et comme les interprètes du cinéma devraient l'étudier ! Son école est dangereuse au théâtre. On risque de n'imiter de lui que l'apparence. Ainsi de Sarah et de la grande Duse. Mais pour l'écran où le cinéaste est seul responsable du rythme de l'œuvre, apprenez, jeunes gens, et distraites blondes, apprenez la valeur du geste isolé, de l'expression isolée, de l'image unique et brève dont un autre se chargera d'enchaîner ou d'humaniser les plans réunis. Acharnez-vous, œuvrez, façonnez vos images. Vous êtes des ouvriers aux pièces. L'ingénieur vous donnera son génie ou révélera le vôtre. Comprenez la violente leçon du premier ouvrier théâtral de ce temps.

Ai-je besoin d'ajouter que je n'ai guère vu d'interprètes cinématographiques aux représentations de Zacconi ?

LOUIS DELLUC.

Les Présentations

Le Maître inconnu.

Un mystère précède la substitution d'une femme à une autre et finit par la découverte d'un complot politique mené par un monsieur qui s'appelle Tsarski et une dame surnommée la Rouge.

Folie d'été.

Parce que l'amour semble chanter dans l'air, parce que la nuit est belle, que Margaret, négligée par son mari, est accompagnée, après un bal, par Julian, marié aussi, le jeune homme emmène la jeune femme dans son pavillon de chasse. L'entrevue est dévoilée, deux ménages amis vont peut-être entrer dans du drame. Une gouvernante d'enfant a offert sa fausse culpabilité, on ne la croit pas. Alors le pardon est facile quand même, car l'adultère a été blanc. Margaret avait évité, au moment de

ce qui s'appelle succomber, une attitude qui s'appelle l'irréremédiable. Mise en scène lumineuse et luxueuse. Dans la nuit, belle perspective d'une route avec le pavillon de chasse, là-bas.

La Maison de la peur.

... Était présentée en même temps que *Les Conquérants*. En conséquence, nous n'en avons vu que la fin, imprégnée de mystère : un vieillard est mort, enterré. Au retour de l'inhumation, les parents et amis retrouvent vivant, l'homme dont ils viennent d'accompagner le cadavre. La vérité, c'est que le mort est bien mort, mais il avait un frère jumeau qui venait d'arriver dans la maison.

La Rue des Rêves.

Un récent film de Griffith, tiré, comme le *Lys Brisé*, d'une nouvelle de Thomas Burke. Cette histoire utilise un scénario qui, par lui-même, est sans éclat. Si l'on pouvait dégager, de l'impression générale subie au spectacle de la *Rue des Rêves*, une comparaison avec des écrivains, on évoquerait des noms bien disparates. Péguy (pour l'insistance de certains détails), Paul Adam (pour le remue-mémoire des groupes), d'Ennery (pour quelques situations), mais ce serait idiot, car des littérateurs, dans leurs œuvres ne peuvent se comparer à un film. Plusieurs scènes importantes : une lutte entre deux frères qui s'aiment, une panique de music-hall arrêtée grâce au sang-froid d'une petite danseuse, la mort d'un vieillard au moment que sa petite-fille danse, un acte détestable d'un Chinois ; quelques expressions définissant un caractère. Technique admirable. Interprétation parfaite comme pour les autres films de Griffith. Carol Dempster intelligente, mais peut-être moins caractéristique que Maë Marsh et Lillian Gish. Nous reviendrons sur ce film. Constatons en attendant que, si des symboles y sont introduits, on les a voulus clairs et simples... On discutera, sans doute, la *Rue des Rêves*. C'est excellent, la discussion, quand elle jaillit de la lumière.

Révoltée.

Révoltée parce que son père, innocent, est arrêté. Pourtant, jusque-là d'une probité relative, il se conver-

tissait au bien récemment grâce à l'influence d'un Chinois. Lutte mouvementée. L'héroïne, c'est Priscilla Dean, compréhensive, et capable d'exprimer toutes les nuances. Nous retrouvons Lon Chaney, le parfait Satan, ici criminel. Un petit bonhomme joue plusieurs scènes avec un merveilleux instinct de la vérité, il pleure comme par un sincère chagrin, on préfère croire qu'il sait faire semblant. Et la mise en scène est intéressante comme les interprètes et plus que le scénario.

La Complice Muette.

Un officier de marine vend à certain espion des plans secrets. Il se cherche une excuse : c'est pour sa famille, se dit-il. Un revolver paraît, à côté d'un rideau. L'ingénieur est tué. Par qui ? L'institutrice des enfants est soupçonnée. Parents de la victime et police enquêtent. L'assassin avoue et dit la cause du meurtre. Ce n'est pas l'institutrice, mais... Si vous êtes intrigués par ce qui précède, autant qu'une surprise vous soit réservée. Film italien.

La fugue de Janette.

Une fillette orpheline, vouée à des mésaventures et qui, échappée de la ferme que dirige son père nourricier, erre avec son chien à la recherche de la sécurité. Détails charmants, nombreux. Shirley Mason, avec un peu plus de gravité dans le regard que Mary Pickford, a beaucoup de talent. Le chien joue un rôle très important, et son interprétation est remarquable tout le temps.

Entre deux noces.

Un film comique qui amuse (c'est rare). Suite de petits malheurs supportés par un homme attendu à l'église pour être marié. Les attitudes des invités, les courses épiques appellent le rire.

Les Oiseaux noirs.

Pour la première fois, nous voyons Justine Johnston. Ses dons pourront être utilisés (ou l'ont été dans des films que nous ne connaissons pas encore). Elle a de la grâce et des attitudes énergiques où il le faut, mais les *Oiseaux noirs* ne passionnent pas et, s'il nous agrée que la complice de bandits bien vêtus se libère de

leur emprise pour épouser un honnête garçon, nous nous étonnons fort qu'un policier, sans préparation, expertise par un regard prompt un faux Murillo.

Idylle champêtre.

L'idylle, troublée par des infortunes variées dans la campagne, attriste beaucoup le jeune couple et devrait égarer le public, mais le public ne rit pas, parce qu'il a du cœur. On évoque, sur l'écran, Xénophon, mais on a tort d'écrire mal *thalassa*.

L'Appartement n° 13.

Plusieurs situations intéressantes, mais préparées par des scènes lentes. Pauline Frédérick douloureuse à souhait et sobre dans le malheur. Elle était même sobre dans la *Femme X*, où son personnage se livrait à des excès tragiques. C'est une artiste de grand style.

LUCIEN WAHL.

SPECTACLES

La souriante Madame Beudet s'en est venue aux Mathurins et, non contente de ce premier paradoxe, s'est accotée pour la soirée contre *Monsieur Codomat* ! Elle est, cette pièce célèbre, habilement faite, un peu vulgaire, cette tragédie où la petite bourgeoisie de la province et des âmes se dénude et tressaute de façon si pathétique. Marcelle Géniat la joue avec un mélange brillant d'artifice et de sincérité. *Codomat*, non moins célèbre, est cette comédie où une bourgeoisie plus citadine serpente à travers l'esprit, l'argent, le demi-monde et la crapule ; c'est bien charmant. Jane Danjou n'y est qu'enjouée, mais... ah ! mais Tristan Bernard ! — A-t-il pensé qu'il ne suppléerait à son inexpérience que par un jeu excessif et disons-le, ma foi : spécial ? Ou bien la gaucherie s'est-elle naturellement manifestée par de la préciosité ? — Quel que soit le mobile, c'est avec des gestes efféminés (mais oui), et des intonations de petite folle qu'il a joué — délicieusement — sa pièce ; on attendait presque un : « Tiens ! je te jette un poil de ma barbe illustre ! »

La *Grimace*, dont Fernand Bastide anime et conduit le bel, le très bel effort, a présenté un spectacle divers avec une *Mort de Dante* aux nobles motifs, écrite par Edmond Bastide, dont le quatuor chanta miraculeusement en coulisse, cependant que, sur scène, Maxime-Léry disait, non : chantait faux, et que Fernand Bastide mourait juste et sans chanter ; avec une *Notre-Dame de Bon Secours*, de A. Boussac de Saint Marc, pleine, dans ses meilleurs passages, d'une belle douceur cérébrale ; malgré certains contrastes un peu immédiats et une langue un peu fleurie, parfois, c'est le sensible développement d'une idée claire et consolante ; le beau visage de Madeleine Linval y acquiert une intensité dramatique qui élargit l'emploi de ses dons de jeune première ; et vous êtes, Charles Boyer, si simple, si humain, si richement organisé pour émouvoir et étonner ! La représentation de *Sur le seuil* était l'hommage opportun à un mort.

L'Alhambra nous a donné le charmant et minuscule cirque de Pepino, où chiens, poneys et ouistitis courent et dansent et font les beaux comme de grosses bêtes ne sauraient point. De Bière, avec sa malice polyglotte et son ingéniosité, est le plus amusant des illusionnistes. Tré-Ki fait des progrès.

RAYMOND PAYELLE.

Les Pages de ma Vie par Fédor Chaliapine

Un jour, après avoir touché l'argent à la fin du mois, je m'arrêtai dans plusieurs boutiques pour faire quelques achats pour notre ménage : du thé, du sucre, du savon... En passant devant un bouquiniste je pris quelques bouquins pour moi. Et tout près déjà de ma porte, je m'aperçus que je n'avais plus sur moi le paquet qui contenait les arrêts du Tribunal que j'avais emportés en sortant du bureau pour achever de les recopier. C'était affreux : toute une catastrophe pour moi.

Je me précipitais chez tous les bouquiniers que j'avais visité tout à l'heure, rien. Alors je me mis à errer

à travers les rues en demandant aux passants s'ils n'avaient pas rencontré sur leur chemin un petit paquet blanc. Je devais avoir l'air tout à fait bizarre, car on ne me répondait pas, ou bien on m'envoyait au diable et plus loin encore.

En somme, les arrêts ne furent pas retrouvés et je rentrai à la maison en proie à un désespoir impossible à décrire. Je passai le reste de la journée dans une sorte d'abrutissement complet, je ne dormis pas toute la nuit.

Le lendemain matin, en arrivant au bureau, je racontai mon malheur aux gardiens qui me procuraient le café aux jours heureux. Mon récit produisit sur eux une impression profonde.

Ils disaient en gardant un air important et se grattant derrière les oreilles :

— Oui..., c'est à voir... hé, oui...
— Ça... c'est quelque chose... il n'y a pas à dire...

— Tiens... tiens...

Et autre chose encore, non moins profond et consolant.

Dans l'antichambre, je rencontrai le greffier Saïtzeff, celui qui m'avait conseillé jadis de solliciter un emploi au greffe.

Lorsque je lui relatai l'accident il déclara aussi :

— Oui... en effet...

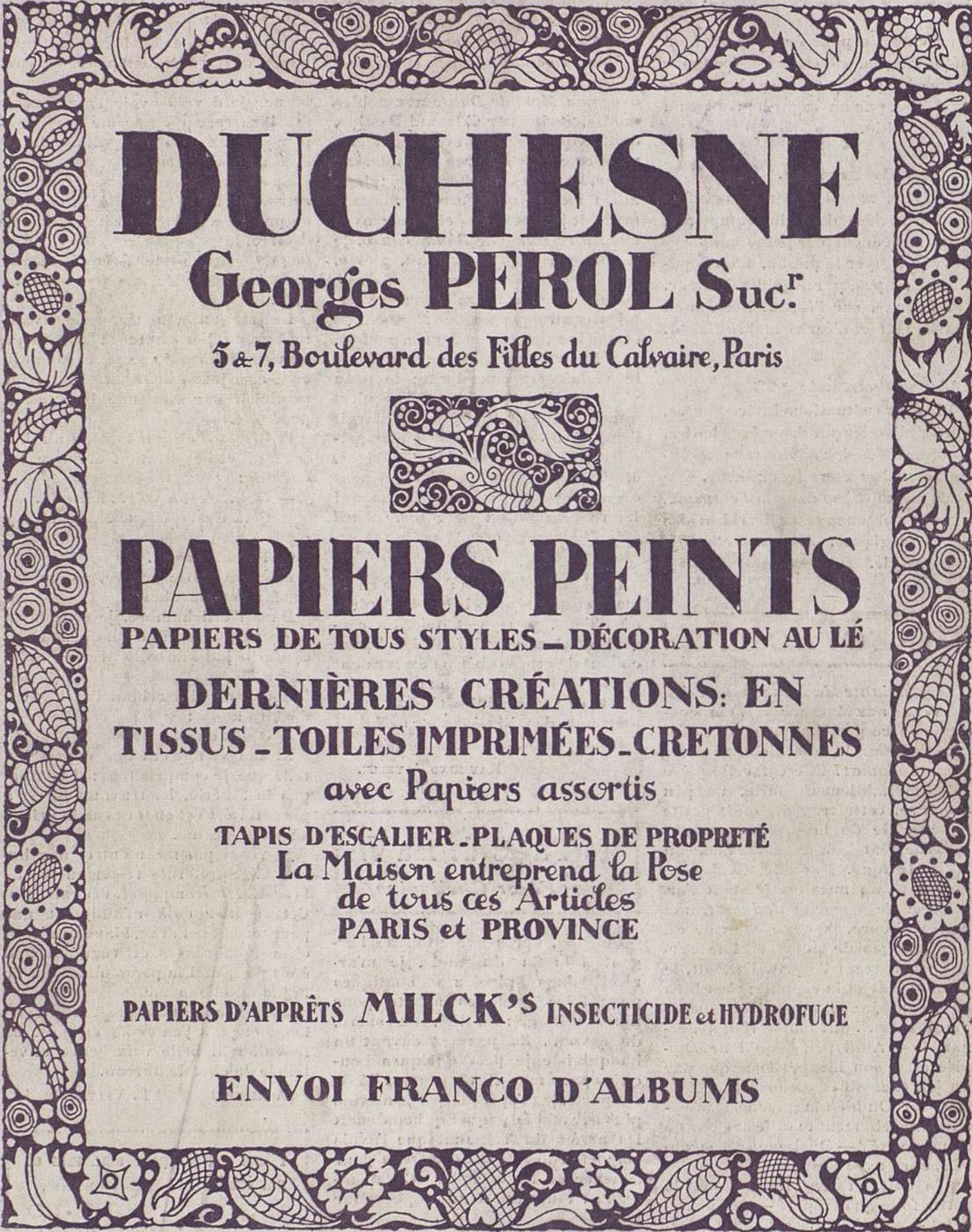
Et son visage eut une expression telle que je compris tout : si ce n'est pas la Sibérie, les travaux forcés à perpétuité, c'est en tout cas la prison sûre et certaine.

Je n'osai pas me montrer aux bureaux. Je préférerais rester en bas de l'escalier, en compagnie des gardiens. Cet escalier déjà m'infligeait une peur terrible. Large, blanc, aux marches nombreuses et régulières, il était pour moi la personnification de la justice elle-même.

Quelques minutes passèrent en silence et puis j'entendis en haut de l'escalier la belle voix grave et veloutée du chef de bureau.

(A suivre) L. VALTER, trad.

Films usagés pour amateurs et particuliers, depuis 0,10 centimes.
BAUDON-SAINTE-LO
345, rue Saint-Martin, PARIS
Téléphone : ARCHIVES 49-17



DUCHESNE

Georges PEROL Suc^r

5 & 7, Boulevard des Filles du Calvaire, Paris



PAPIERS PEINTS

PAPIERS DE TOUS STYLES - DÉCORATION AU LÉ

**DERNIÈRES CRÉATIONS: EN
TISSUS - TOILES IMPRIMÉES - CRETONNES**

avec Papiers assortis

TAPIS D'ESCALIER - PLAQUES DE PROPRIÉTÉ

La Maison entreprend la Pose
de tous ces Articles
PARIS et PROVINCE

PAPIERS D'APPRÊTS **MILCK'S** INSECTICIDE et HYDROFUGE

ENVOI FRANCO D'ALBUMS

Demander le Catalogue C.